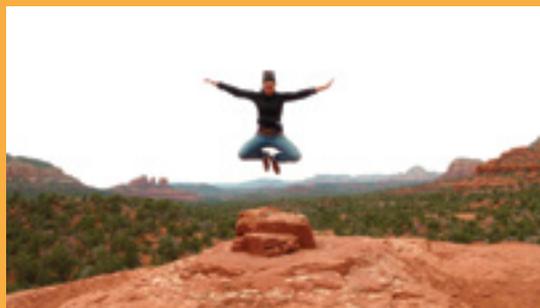


# ENTRETIEN AVEC BÉRENGÈRE COURNUT

PARUTION 5 JANVIER 2017

---

« NÉE CONTENTE À ORAIBI » CONTE LE DESTIN D'UNE JEUNE AMÉRINDIENNE D'ARIZONA. LE PEUPLE HOPI VIT DEPUIS DES SIÈCLES SUR UN PLATEAU ARIDE, DANS DES CONDITIONS DE DÉNUEMENT EXTRÊME. SOUMIS AUX CONTRAINTES D'UNE RÉGION DÉSERTIQUE, IL A DÉVELOPPÉ UNE COSMOGONIE EXTRAORDINAIRE ET DES CROYANCES QUI FONT COMMUNIQUER LA VIE ET LA MORT, LA LUMIÈRE ET LA NUIT, LES ESPRITS, LES ANIMAUX ET LES HOMMES. À TRAVERS LA QUÊTE D'UNE JEUNE ORPHELINÉ QUI SALUE LE SOLEIL EN RIANTE, C'EST LA BEAUTÉ DE CE MONDE AUX ANTIPODES DU NÔTRE QUI NOUS EST RÉVÉLÉE.



---

Bérengrère Cournut est née en 1979. Elle est notamment l'auteur de *L'Écorcobaliseur* (Attila, 2008), de *Nanoushkaïa* (L'Oie de Cravan, 2009) et de *Wendy Ratherfight* (L'Oie de Cravan, 2013).

---

## BÉRENGÈRE COURNUT, POURQUOI AVOIR CHOISI LE TERRITOIRE HOPI COMME CADRE DE VOTRE ROMAN ?

Cela faisait longtemps que je voulais écrire un roman sur l'absence, mais je ne savais pas quelle forme cela prendrait. En 2011, j'ai suivi mon compagnon François au Nouveau-Mexique. Un peu bêtement sans doute, je n'attendais rien des grands espaces que tout le monde vante. Or, le désert m'a sauté à la figure. On s'est retrouvés à Albuquerque, une ville plantée au milieu de rien, jusqu'à ce que je m'aperçoive que le territoire autour de la ville était quadrillé de réserves quasiment impénétrables. Je me suis d'abord intéressée à ces cultures par curiosité. Pour mon anniversaire, François m'a offert un collier amérindien en turquoise : on ne savait pas de quelle tribu il provenait. Puis, un jour, chez des amis, un jeune homme m'a dit : « Oh, mais c'est un collier hopi que tu portes là ! Mon père est hopi, il vend des bijoux comme ça en Arizona. » Ça a créé un premier lien, presque fortuit. Il y a 19 peuples différents au Nouveau-Mexique, mais les Hopis, tout en appartenant à ce même terreau de population qu'on appelle les Pueblos, vivent, eux, dans l'Arizona, à quatre ou cinq heures de voiture d'Albuquerque. À mon retour en France, j'ai lu *Soleil hopi*, de Don C. Talayesva – l'autobiographie d'un Hopi, un grand classique de l'ethnologie, un livre bouleversant. Et la deuxième fois, on a eu la curiosité d'aller voir ce territoire. Parallèlement, j'avais continué à lire tout ce que je trouvais sur les Hopis. J'étais fascinée par leur cosmogonie, les mondes précédents, ceux à venir. Leur spiritualité est tellement différente de la nôtre que leur univers symbolique ne m'offrait aucun repère ; c'est ça qui m'a ravie, au sens fort du terme. Et lorsque nous sommes retournés dans cette région, le projet de roman que je portais en moi depuis longtemps s'est cristallisé autour de ces paysages, autour de cette culture : d'un seul coup, le désert était habité, le roman sur l'absence pouvait prendre corps. C'est d'ailleurs à cette

---

JE TRAVAILLAIS LE PAYSAGE COMME UN VASTE CHAMP PSYCHOLOGIQUE, QUASIMENT LE CORPS INTIME DE MES PERSONNAGES, CELUI QU'ILS NE CONNAISSENT PAS EUX-MÊMES



période que j'ai compris que mon travail était fortement lié aux paysages. J'avais commencé le roman hopi en 2011 et plus j'avancais dans sa construction, plus je me rendais compte que je travaillais le paysage comme un vaste champ psychologique, quasiment le corps intime de mes personnages, celui qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes. Enfin, dès ma première visite en territoire hopi, j'ai eu la chance d'assister à une danse. Ça a été un moment vraiment très émouvant. J'avais commencé à projeter mon livre dans ces paysages, et le fait d'assister à cette danse parmi un public essentiellement hopi m'a permis de mesurer à quel point cette vie spirituelle n'a rien de folklorique. Les gens ont beau arriver de Phoenix en 4X4, quelque chose d'ancestral perdure. Tout le monde revient pour assister aux rituels dans les villages d'origine. Les fondations d'Oraibi, le village où j'ai choisi de situer mon histoire, remonte à 1500 ans. Des rites aussi vivants sur un territoire aussi aride, occupé depuis si longtemps, c'est bien la preuve que ces pratiques ont quelque chose de vital, et qu'on doit les prendre très au sérieux.

## QUELLE EST LA SPÉCIFICITÉ DES HOPIS PAR RAPPORT AUX AUTRES PUEBLOS DE LA RÉGION ?

Les Hopis vivent sur un territoire encore plus retiré que les autres et, à la différence de beaucoup d'autres peuples natifs d'Amérique du Nord, ils ont été relativement épargnés par la colonisation. Il faut dire que les terres arides sur lesquelles ils vivent, au sommet de grands plateaux volcaniques qu'on appelle

mesas, n'ont rien pour attiser les convoitises... Leur territoire est aujourd'hui grand comme un département français, enclavé dans la réserve navajo qui est elle-même grande comme une région : ils sont en fait deux fois coupés du monde. Ils sont environ 7 000 à habiter là tout le temps. Les habitats anciens sont quasiment invisibles : on imagine très bien que quand les premiers colons espagnols sont passés par là cheval, ils ont pu ne pas les voir. L'autre caractéristique des Hopis, c'est leur pacifisme. C'est d'ailleurs le sens même du mot «hopi», la façon dont eux-mêmes se désignent. Ce trait m'a marquée, parce que dans *Palabres* (que j'ai écrit avec Nicolas Tainturier, sous le pseudo d'Urbano Moacir Espedite), la tribu complètement fantasmée des Farugios est déjà une tribu pacifiste, aux prises avec de violents catholiques. C'est toujours troublant de partir à la découverte de choses inconnues, pour finalement se rendre compte que tout te conduisait vers elles...

---

**L'AUTRE  
CARACTÉRISTIQUE  
DES HOPIS, C'EST  
LEUR PACIFISME.  
C'EST D'AILLEURS  
LE SENS MÊME DU  
MOT HOPI, LA FAÇON  
DONT EUX-MÊMES SE  
DÉSIGNENT.**

## VOUS DITES QUE « NÉE CONTENTE À ORAIBI » N'EST PAS UN ROMAN « ETHNOLOGIQUE ». POURQUOI ?

Je voulais que mon roman soit une immersion totale pour le lecteur, sans distanciation. Je voulais absolument me détacher de mes nombreuses lectures documentaires, je voulais parler de ce peuple comme si je me situais à l'intérieur. C'est illusoire, bien sûr, mais je me suis



construit mon propre monde hopi. Par définition, cette culture se protège, elle est très peu accessible. En octobre 2012, par curiosité, j'ai quand même passé dix jours sur la réserve, avec des volontaires blancs américains. Je travaillais dans une école, où j'ai côtoyé des enfants à peu près de l'âge de mon héroïne. J'en

garde de très bons souvenirs, mais je ne peux pas dire que j'ai appris quoi que ce soit de fondamental pendant ce séjour. En fait, j'étais terrorisée à l'idée d'importuner ces gens. Du coup, j'ai vécu les choses un peu comme dans un rêve. Mais parallèlement à cette expérience, j'ai fait les choses de manière très rigoureuse, pour être la plus juste possible, de façon à ne pas caricaturer ce peuple. À partir du moment où j'avais pris la décision d'écrire sur les Hopis, je me devais d'être la plus exacte possible. Disons comme un filtre dont on attend qu'il ne soit pas totalement déformant. Ce qui m'a fascinée dans l'univers des Hopis, c'est le contraste entre le dénuement matériel, l'aridité du paysage, et la richesse symbolique de leurs rites, ainsi que la force et la complexité des liens familiaux. Il y a neuf grandes cérémonies dans l'année, dont certaines durent une quinzaine de jours, et chaque clan, chaque société religieuse détient un rite différent, indispensable à tous les autres. Il découle de ce système une cohésion très forte du groupe.

---

**CE QUI M'A FASCINÉE  
DANS L'UNIVERS  
DES HOPIS, C'EST LE  
CONTRASTE ENTRE  
LE DÉNUEMENT  
MATÉRIEL, L'ARIDITÉ  
DU PAYSAGE, ET  
LA RICHESSE  
SYMBOLIQUE DE  
LEURS RITES, AINSI  
QUE LA FORCE ET  
LA COMPLEXITÉ DES  
LIENS FAMILIAUX.**

« NÉE CONTENTE À ORAIBI » EST SANS DOUTE VOTRE ROMAN LE PLUS SIMPLE ET LE PLUS LINÉAIRE, MAIS CETTE SIMPLICITÉ FORMELLE CACHE UNE TRÈS FORTE DENSITÉ : EN QUOI LE DÉSERT ET LA CULTURE HOPIS VOUS ONT-ILS INFLUENCÉE ?

Pendant tout le temps qu'a duré l'écriture de ce roman, j'ai eu en tête l'image suivante : c'est comme si jusqu'à présent j'avais écrit des

textes oniriques avec sept couleurs, et que soudain on m'en offrait cinquante supplémentaires, que je n'avais jamais vues. C'est vraiment l'impression que j'ai eue en cherchant à décrire le plus naturellement possible les cérémonies, les paysages, les différents mondes de la cosmogonie hopi. Et j'ai dû le faire non pour donner du relief ou un vernis exotique au récit, mais pour décrire littéralement les enjeux de survie sur ces plateaux. Ma nécessité à moi était d'écrire sur l'absence. Et grâce à l'univers hopi, j'ai pu le faire de façon très concrète, je dirais presque minérale. Évidemment, je ne suis pas du tout sûre qu'un Hopi « cautionnerait » ma vision de la Maison des morts ou de Maasaw, le gardien du Monde d'en dessous, ni même ma description des médecines. Tout mon travail a consisté à m'approprier une symbolique qui, par définition, n'est pas la mienne. Par ailleurs, j'avais aussi le souci de ne pas jouer du fantasme que suscitent souvent ces populations. Je ne voulais surtout pas les présenter comme un peuple de sorciers. Bien sûr, le roman finit par explorer cet aspect de leur culture, mais il n'était pas question de l'aborder frontalement. Je ne voulais pas faire de spectacle avec leur mystère. Mon projet était d'imaginer le quotidien d'une famille hopi et tâcher de décrire ce qui peut se passer dans la tête d'une enfant qui appartient au clan du Papillon et qui est aussi fille du clan de l'Ours. Ce n'est pas facile de retranscrire cette spontanéité, cette simplicité. Je voulais décrire l'environnement hopi comme s'il était évident, pas du tout exotique – peut-être pour en extraire la part universelle, celle qui peut toucher chacun. Le personnage de Tayatitaawa me permettait tout cela : elle raconte sa naissance, son enfance, son adolescence à Oraibi. Très tôt bousculée par la mort de son père, un homme aussi inquiétant et mystérieux que l'orage, elle doit faire face à une absence qui pèse lourd dans le paysage. Chez les Hopis, peuple matrilineaire, on appartient au clan de sa mère – en l'occurrence, pour Tayatitaawa, le clan du Papillon – mais le clan du père, lui, est censé accompagner

---

**MA NÉCESSITÉ  
À MOI ÉTAIT  
D'ÉCRIRE SUR  
L'ABSENCE.  
ET GRÂCE À  
L'UNIVERS HOPI,  
J'AI PU LE FAIRE  
DE FAÇON TRÈS  
CONCRÈTE, JE  
DIRAIS PRESQUE  
MINÉRALE.**

le développement spirituel de l'enfant. Mon personnage se retrouve donc dans une sorte d'errance spirituelle, qui va finalement la mener sur les traces d'un père au passé familial trouble.

Formellement, cette histoire n'avait besoin d'aucune esbroufe stylistique, d'aucune rupture narrative. Les Hopis lisent le temps qui passe sur l'horizon, je n'avais aucune raison de malmener cette linéarité.

**« NÉE CONTENTE À ORAIBI » EST-IL AUSSI LE RÉCIT D'UNE  
ÉMANCIPATION ?**

Oui, parce que Tayatitaawa, en suivant les traces de son père, finit par s'extraire de son clan et de son village. Parmi toute la parenté disponible, elle est attirée par ceux qui sont sortis un jour du territoire, et elle-même ressent cette envie. Ou plutôt, elle la conquiert, car après la mort de son père, il y a d'abord chez elle un désir d'enfouissement dans la Terre-Mère – ce que peut provoquer un manque, une douleur, une tristesse. C'est le premier mouvement, celui du repli. Et chaque fois qu'elle essaie de sortir de ça, elle bute sur l'énorme pierre invisible que représente l'absence de son père. C'est comme si elle était figée dans l'enfance à cause du manque. Mais au bout d'un moment, parce que son corps change, parce qu'elle grandit, elle étouffe dans cet espace. Elle se met à souffrir, physiquement, affectivement. Du coup, elle doit s'enfoncer encore plus profondément dans la terre : dans les chambres sacrées que sont les kivas, dans les grottes où elle piste son frère, jusqu'à aller carrément dans la Maison des morts, guidée par un membre du clan de son père. Et c'est à partir de là, finalement, qu'elle conquiert sa liberté. Par un mouvement pendulaire de repli et de sortie de soi. D'ailleurs, ça me fait penser que dans les mythes hopi, on passe d'un monde à l'autre en s'échappant par un trou dans le ciel, qui débouche sur la terre du monde suivant. Moi, j'ai fait le mouvement inverse. C'est comme si mon personnage remontait l'histoire en s'enfonçant dans la terre, jusqu'à retrouver ses propres origines et celles de son peuple. Et personnellement, alors que jusqu'à présent j'écrivais des textes très oniriques, déconnectés de toute autre réalité que la mienne, j'ai l'impression que les Hopis m'ont réconciliée avec le monde réel.

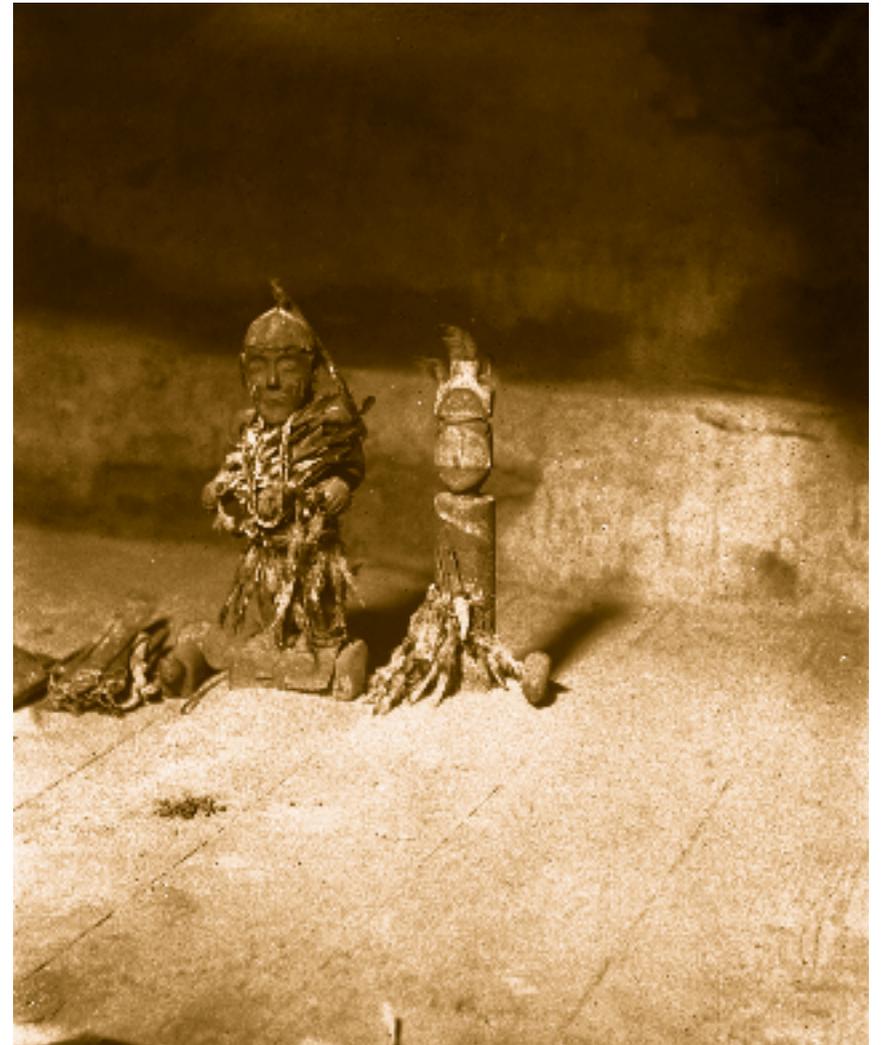
## LA FORTE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE PEUT-ELLE ÊTRE UN FREIN À L'ÉPANOUISSEMENT INDIVIDUEL ?

En tout cas, elle contraint fortement les individus. Il y a par exemple chez les Hopis quelque chose de très caractéristique qu'on retrouve dans le roman, c'est la peur du sorcier, *powaqa*, le Deux-Cœurs, celui qui vole en secret la vie des autres pour prolonger la sienne. Du coup, une surveillance très forte s'opère au sein du groupe. À côté de ça, les gens sont libres de mener leur vie comme ils l'entendent. Il n'y a pas d'autre impératif moral que celui de la survie et de la paix. Et en ce qui concerne les enfants, mon sentiment est que, tout en imposant de fortes contraintes, cette vie dans le désert offre aussi une forme rare de liberté.

Mais il n'y a pas de révolte chez Tayatitaawa, sinon contre elle-même. C'est la magie de la contrainte : à partir du moment où elle n'est pas malveillante, elle renforce ceux sur qui elle s'exerce. Si on résiste à un tel environnement, il me semble qu'on peut développer une formidable puissance intérieure. Tout ce que tu ne peux pas exprimer en effusion, de joie ou de tristesse, toute cette douleur, toute cette souffrance qui ne peut pas s'échapper, finit par se transformer. C'est avec le charbon qu'on fait des diamants. Les choses très noires peuvent se transformer en lumière très dense. Et avec ça, on peut s'extraire des cadres les plus forts.

## ÉCRIRE CE ROMAN FUT-IL UN SOULAGEMENT ?

Oui, ce fut même une expérience très heureuse. J'étais soulagée de parvenir à faire quelque chose de ce thème de l'absence, de faire quelque chose à partir de ce vide, soulagée d'arriver à l'exprimer, à construire une histoire en relief et en couleur. Ces paysages que je décris sont petit à petit devenus des paysages intérieurs, et lorsque j'ai enfin donné à lire le roman, j'ai eu l'impression de faire visiter à des proches des lieux qui m'étaient chers. Ce livre relate l'aventure émotionnelle, initiatique, d'un personnage dont je me sens proche, mais j'espère surtout qu'il sera libérateur pour les gens qui le liront. Comme peut l'être une balade en montagne : personne ne voit ou ressent les mêmes choses mais, a priori, tous en reviennent plus sereins. Ah oui, si j'arrivais à ça avec ce roman, ce serait... vraiment chouette.



*Propos recueillis en juin 2016*

**NÉE CONTENTE À ORAIBI**

**Béregère Cournut**

5 janvier 2017

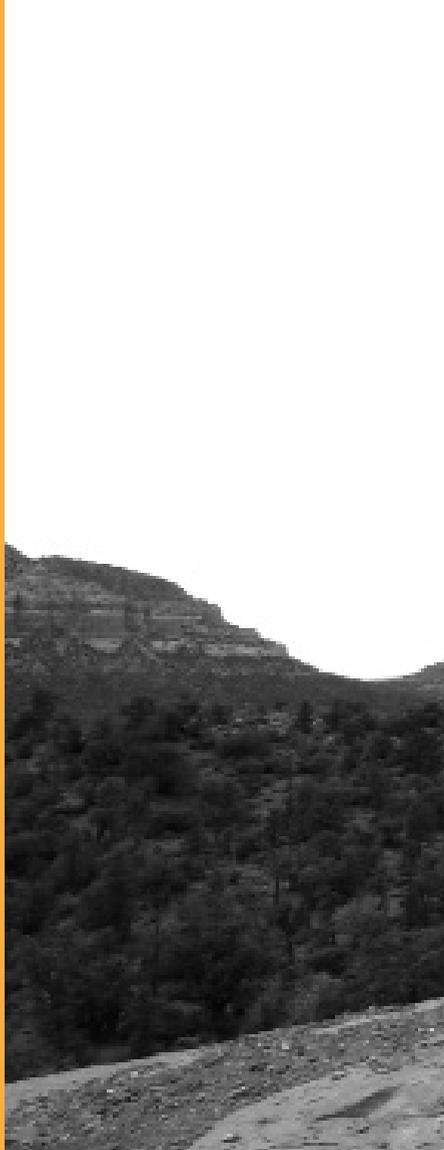
978-2-37055-101-6 - Livre broché

304 pages - 19 euros.

---

« LE PAPILLON EST FRAGILE,  
IL NE FAUT PAS TENTER DE LE  
RETENIR QUAND IL A ENVIE DE  
S'ENVOLER... »

*Née contente à Oraibi*  
Béregère Cournut



**Contact presse :**  
Agence Anne & Arnaud  
[accueil@anneetarnaud.com](mailto:accueil@anneetarnaud.com)

**Contact libraires :**  
[info@le-tripode.net](mailto:info@le-tripode.net)



**LE TRIPODE**

14 boulevard de la République - 42000 Saint-Etienne